

Article

« La maternité mâle »

Louky Bersianik

Études littéraires, vol. 12, n° 3, 1979, p. 407-410.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500505ar>

DOI: 10.7202/500505ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA MATERNITÉ MÂLE

louky bersianik

Mais ce qui est le plus comique, c'est que ces *mères mâles* nous accusent de faire entendre « La Voix comme Phallus ¹ » quand nous osons accoucher de nos œuvres ! Car, ainsi que nous l'apprend le dictionnaire, c'est le Phallus — et non l'Utérus — qui est : « l'emblème mythologique de la fécondité et de la puissance reproductrice de la Nature » ; c'est pourquoi d'ailleurs mon amie l'Euguélonne était persuadée que c'étaient les mâles qui mettaient les enfants au monde sur notre planète.

Erreur monumentale qui a pourtant fait long feu pendant des siècles, dit Xanthippe.

Ancyl dit que cette erreur est réaffirmée aujourd'hui avec plus de force que jamais à travers le réseau symbolique de la loi patriarcale. On la retrouve donc forcément dans la bouche de ψ qui ne peuvent être, de ce fait, que les ψ du Phallus ou les ψ du φ , au Nom-du-Père et du φ .

Les ψ seraient donc des super-inconscients, dit Aphélie étonnée ; ils n'ont rien vu alors de la supercherie symbolique mise en place pour dépouiller les femmes de tout pouvoir et les « barrer » de l'existence.

L'inconscient a bon dos, dit Ancyl. C'est plutôt de l'ignorance crasse qui a pris le chemin de la science-fiction... Nous, les femmes, nous sommes considérées comme des personnes *fictives* dans l'histoire, cette histoire « sainte » et barbare que les ci-devant hommes ont arrangée *scientifiquement* pour leur plus grande gloire et profit. Indésirables, mises en marge de l'espace et du temps sauf dans la fiction, nous sommes irréelles, anachroniques et extra-territoriales, nous sommes des *extra-terrestres* sur notre propre planète. Il nous reste à débarquer sur la terre.

Et à nous ré-incarner, dit Xanthippe. La preuve c'est que je suis ici. Il y en a d'autres qui débarquent. Elles arrivent. Elles débarquent en douce. On ne fait pas encore attention à elles mais vous verrez dans un siècle ou deux...

Quand toutes les femmes auront débarqué sur la terre, dit Aphélie, je parie qu'il y aura plus de remue-ménage que quand les ci-devant hommes ont débarqué sur la lune.

La question alors sera de savoir quelle sera la place des hommes dans un monde où il y aura aussi des femmes. Je pense que ce n'est pas aux femmes à répondre à cette question, dit Ancyl.

C'est vrai, dit Aphélie. L'histoire de l'humanité qu'on nous a donnée pour *vraie* est un grand roman de science-fiction plein de monstres fabuleux et de beautés extra-terrestres ; un grand roman policier aussi, plein de meurtres anonymes où l'on a fait disparaître les corps, où l'on a parfaitement fait disparaître les taches de sang, de sorte que les gens ne croient pas à la *réalité* de ces meurtres.

Pour ces meurtriers, dit Ancyl, ce sont des meurtres « symboliques » comme ils disent. Pour les « juges », tous ces meurtres sont dans l'imagination des victimes. Personne ne les prend au sérieux. Et même, *il n'existe aucun « lieu symbolique » pour caser le sang, l'épouvante et l'atroce souffrance réelle.* La société a inventé d'énormes mystifications pour se laver des crimes envers les femmes. La loi veut effacer toute culpabilité envers elles.

Pas étonnant, dit Aphélie, puisqu'on ne leur connaît même pas l'existence. « La femme n'existe pas² ». Pourquoi on reconnaîtrait ce qui la tue ?

Quant à moi, ce qui m'endève, dit Xanthippe, c'est que ma belle-mère qui a mis tant d'enfants au monde en tant que sage-femme, n'a jamais été admise à la table des banquets, alors que son fils, « le philosophe de la vérité », a toujours exercé à ces banquets le métier de « sage-femme des esprits » ! Il disait qu'il les « accouchait des pensées qu'ils contiennent »... Ainsi accoucha-t-il d'Alcibiade, de Phédon, d'Aristippe, d'Aristodème, de Criton, pour ne nommer que ceux-là. C'était *l'omphalotomos* de service ou le coupeur de cordon ombilical... Ensuite il les encourageait à « concevoir » et à « enfanter de beaux discours ». Cependant, lui qui passait son temps à « tourner autour des beaux garçons avec des yeux ravis³ », il me considérait comme une esclave qu'il faut tenir à l'écart et enfermer dans un enclos.

N'est-ce pas lui qui disait qu'il « faisait profession de ne savoir que l'amour », dit Aphélie ?

Bien sûr que c'est lui le professionnel de l'amour ! Mais s'il aimait caresser les cheveux de Phédon, s'il était affable et disert avec ses disciples, il n'avait jamais pour moi de ces tendresses qu'il prodiguait autour de lui et qui séduisaient tant les jeunes hommes. Il répugnait même à m'adresser la parole : le jour de sa mort il pria Criton de me faire emmener loin de lui ! Quant à faire l'amour avec moi, vous savez...

On s'en doute un peu, dit Ancyl, si ce n'est pour engendrer vos enfants je suppose.

Quelle vie j'ai eue, dit Xanthippe. Vivre avec quelqu'un dont la bonne conscience est à toute épreuve du fait qu'il se croit mis au monde pour donner mauvaise conscience aux autres... Il mettait ses amis en garde contre la *misologie* ou haine des raisonnements qui provenait, disait-il, de la même source que la misanthropie. Mais... et la *misogynie* alors, qu'est-ce que c'est ? Je le voyais revenir de son « penser », plein de contradictions dans la bouche. Car c'est lui encore qui disait qu'« un esprit malade trouve son plaisir dans la soumission qu'on a pour lui et se choque de ce qui lui est supérieur ou égal ».

Avait-il l'esprit malade ou quoi, dit Ancyl ?

Je me suis rendu compte que ça n'allait pas, dit Xanthippe, le jour où il a découvert que lui aussi pouvait « enfanter », tout autant que les femmes, ces êtres inférieurs !

Aphélie dit alors qu'elle ferait volontiers l'éloge de l'acrimonie proverbiale de Xanthippe. Aphélie ferait aussi volontiers l'éloge de toutes les chipies, furies et mégères que la terre a portées et porte encore. Voilà des femmes qui ne se laissaient pas réduire et qui savaient protester !

Xanthippe dit ensuite qu'elle comprend la fuite en masse des femelles mythologiques devant l'ardeur fécondante des dieux. Quelle plaie pour une nymphe d'être pourchassée et « aimée » à son corps défendant ! D'autant plus qu'elle n'échappait pas aux vengeances des déesses et qu'à peine obtenue la progéniture convoitée, le séducteur décampait !

Ancyl dit : seulement dans la mythologie ? Peut-être que bien des femelles humaines auraient cent fois préféré être

condamnées à vivre sous la forme de cailles, d'hirondelles, de rossignols, de colombes, d'oies, de juments, de plantes ou même de fontaines, plutôt que d'avoir été violées, fût-ce par « le père des dieux ».

Aphélie demande alors à Xanthippe si elle n'a jamais eu envie de tuer son mari Socrate, à l'instar des cinquante Danaïdes le soir de leurs noces imposées, et de Clytemnestre après le meurtre d'Iphigénie.

Xanthippe répond que l'assemblée du peuple y a pourvu... bien qu'assez tard, ajoute-t-elle avec une pointe de regret.

(Extrait de: *Le Pique-Nique sur l'Acropole*, ouvrage en cours d'édition, VLB éditeur)

Notes

- ¹ G. Legman, « La Voix comme Phallus », *Psychanalyse de l'humour érotique*, Paris, Robert Laffont, 1971, pp. 313-322.
- ² Titre d'un séminaire de Jacques Lacan. Voir aussi *Encore, Le Séminaire XX*, Paris, Seuil, 1975, pp. 69 et 77, du même auteur.
- ³ Sic in *Le Banquet* de Platon, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 78.